

en distinguant plus clairement les enjeux politiques d'une écriture des relations franco-américaines depuis la Guerre d'indépendance, les destinataires des actions d'influence françaises, mais aussi l'appropriation ou le rejet par la population de ces actions de commémoration, marquées par des revirements brutaux, que l'on observe plus particulièrement dans les années qui suivent la fin du conflit.

Enfin, dans un troisième temps, Erwan Le Gall soulève la question de la « dé-totalisation » du conflit, envisagée tout d'abord sous l'angle des espoirs de développement économique nés du surcroît d'activité générée par l'arrivée des Américains, y compris dans le secteur du tourisme, qui se développe dans tout l'ouest de la France. Pourtant, ce regain d'activité, qui nourrit bien des espoirs individuels, n'est qu'éphémère et alimente en retour l'amertume ou le ressentiment d'une population usée par les années de guerre.

Le livre d'Erwan Le Gall, fort de quinze illustrations et de vingt figures, permet d'examiner à frais nouveaux les enjeux particuliers à Saint-Nazaire de la « guerre totale » et de l'arrivée du corps expéditionnaire américain. Si l'apport de l'auteur est réel sur les sources locales, il se montre nettement moins convaincant lorsqu'il en tire des conclusions plus générales, notamment sur la notion de « dé-totalisation », aux contours mal définis, et sur laquelle il paraît difficile d'établir des conclusions sûres à partir de données incomplètes. Cette étude se heurte en effet aux limites imposées par le manque de confrontation des représentations proposées avec les informations tirées des archives produites elles aussi localement par les Américains, tout en les mettant en perspective avec l'histoire des autres ports d'arrivée de l'*American Expeditionary Force* en Europe.

Jean-Marie KOWALSKI  
maître de conférences, École navale, Brest

Sébastien CARNEY (dir.), *1917-1919. Brest ville américaine ?*, Brest, Centre de recherche bretonne et celtique/Université de Bretagne occidentale, coll. « Collectif », 2018, 208 p.

Ce livre rassemble dix textes des communications faites lors de la journée d'étude organisée à l'université de Bretagne occidentale à Brest le 19 juin 2017 par la Société de la Légion d'honneur et le Centre de recherche bretonne et celtique. Dans l'introduction, Sébastien Carney pose bien l'enjeu mémoriel du centenaire de la présence des *Sammies* à Brest entre 1917 et 1919. Diriger la focale sur ces deux années c'est, en 2018, révéler ou conforter l'image de Brest métropole moderne, donc américanisée, aujourd'hui comme hier.

Les contributions sont réparties par thèmes. Le premier, sur le débarquement, permet à Annette Becker de rappeler les conditions de l'entrée en guerre des États-Unis en avril 1917 en insistant sur la mobilisation « culturelle » d'une opinion publique américaine à convaincre. À cet effet, la création graphique est sollicitée, ainsi que

le cinéma ou le sport qui prépare à la guerre. La découverte de Brest, du camp de Pontanézen, de la Bretagne par les *Sammies* est étudiée par Yann Lagadec à partir d'un corpus de quinze écrits de soldats américains du corps expéditionnaire. L'étroitesse du corpus documentaire, la méconnaissance des émetteurs limitent, pour le moment, la généralisation possible ; mais, comme il convient dans une journée d'étude, une voie est ouverte pour une histoire des représentations du Vieux Continent. Représentations et symboles prennent tout leur intérêt comme objets d'histoire le 31 décembre 1917 avec le débarquement de James Reese Europe et des 2 000 engagés volontaires afro-américains du régiment surnommé *Harlem Hellfighters*. Philippe Gumpowicz analyse la portée de la présence de ces soldats noirs victimes de la discrimination : la formation musicale du régiment, dirigée par James Reese Europe, est réputée avoir introduit le jazz en Europe en multipliant les concerts. En même temps, elle se bat auprès de l'armée française contre les Allemands. Le régiment, qui a perdu 800 hommes au combat, reçoit un accueil triomphal lors du défilé de la Victoire à New York le 17 février 1919.

Dans le second thème, « le front domestique », Hugues Courant tente de périodiser la présence des soldats américains à Brest en se fondant sur la presse, *La Dépêche de Brest* principalement. La première année (novembre 1917-novembre 1918) est marquée par une présentation « enthousiaste » des Américains. Après l'Armistice, les relations entre *Sammies* et Brestois se détériorent, jusqu'au désamour final. La prise en compte des recherches antérieures sur Nantes et Saint-Nazaire aurait peut-être permis, dans une démarche comparative, de formuler des hypothèses d'explication de cette évolution des relations, évolution qui ne procède pas de l'échelon local. La contribution de Jean-Marie Kowalski montre les écarts entre les deux pays au plan sanitaire. Les Américains ont des normes d'hygiène beaucoup plus exigeantes que celles des Français. La qualité de l'eau et sa quantité sont un souci constant, en particulier pour alimenter les grands hôpitaux mis en chantier dès la fin de 1917, comme celui du Relecq-Kerhuon qui peut accueillir 3 000 lits. Cette logistique est mise à l'épreuve lors de l'épidémie de grippe espagnole qui se déclare dans un équipage américain en juillet 1918. Les mesures prophylactiques imposées par les Américains permettent de juguler cette crise plus rapidement que du côté français. Par le biais des organisations de bienfaisance qui organisent des conférences, les Américains participent à l'éducation sanitaire des Brestois. Cette présence américaine est combattue par quelques ouvriers brestois qui suivent l'analyse de Lénine et Trotsky sur la nature de cette guerre « capitaliste ». Alain Le Moigne montre dans sa contribution comment l'idéologie initiale peut s'appuyer sur la situation concrète des ouvriers de Brest : le choc des cultures, l'introduction du taylorisme à l'Arsenal, la vie chère. À la tête du bureau de la Confédération générale du travail (CGT) à la fin de 1917, les léninistes se font entendre dans la ville au cours de l'année 1918 autour du slogan « À bas la guerre ». En décembre 1918, ils tentent en vain de perturber le passage du président Wilson dans la ville. Mais les difficultés économiques induites par la présence des soldats américains génèrent de multiples « soubresauts » et un « climat insurrectionnel » jusqu'à la fin de l'année 1919.

La prise en compte des 3 600 lettres adressées par des Français à Wilson entre décembre 1918 et juin 1919 permet à Carl Bouchard de remettre en cause l'idée de la défiance, à l'égard du président des États-Unis, d'une majorité de Français qui craignent un traitement trop clément de l'Allemagne. Seulement soixante-dix des 3 600 lettres sont écrites par des Bretons ; elles expriment d'abord la gratitude pour l'aide militaire apportée, puis sollicitent des secours au regard des dégâts occasionnés par les *Sammies*. L'article fait aussi le point sur l'appui recherché par certains régionalistes bretons auprès du président Wilson. Enfin, la présentation d'une lettre du socialiste Augustin Hamon à Wilson en mai 1919 et d'une missive de l'association des étudiants de Rennes en décembre 1918 atteste que les principes wilsoniens sont débattus et pris en compte par certains. Cet article stimulant, très documenté, interroge sur deux points. D'une part, sur la pertinence des sources épistolaires : les Français qui écrivent à Wilson ne sont-ils pas favorables *a priori* au président américain ? D'autre part, sur la notion d'« idéalisme wilsonien » qui mériterait une analyse plus critique : réclamer la liberté des mers, par exemple, c'est réclamer une condition nécessaire au commerce international... « *Business as usual* » ?

La contribution d'Alain-Michel Abarnou porte sur une source locale... très internationale : le journal édité par les Américains pour les soldats du camp de Pontanézen de mars à août 1919. L'analyse du contenu de *The Pontanezen Duckboard* montre qu'il est surtout destiné à « soutenir le moral » des *Sammies* en attente de réembarquement pour les États-Unis. L'action et l'efficacité américaines sont mises en avant, ainsi que des recommandations morales et civiques, témoignages indirects de la dégradation des relations avec les Bretons en 1919. Le journal est destiné à des soldats américains qui ne restent que quelques semaines à Pontanézen ; cela explique l'absence totale d'informations sur la ville et sa région.

Le monument commémoratif du cours Dajot à Brest, « revisité » par Yvan Maligorne, témoigne à sa façon de l'ambivalence des relations entre Bretons et Américains de 1917 à 1919. Il est né d'une initiative américaine en 1926, achevé en 1931, inauguré en août 1937, détruit en juillet 1941. La décision est prise de le reconstruire en 1946 ; achevé en 1958, il est inauguré en 1960. Cette chronologie met en évidence l'écart entre la décision et l'inauguration. Ces délais traduisent la polémique locale sur la pertinence du site dans les années 1920-1930 et, peut-être, un lointain effet de la guerre froide de 1946 à 1960 ? Pour le spécialiste de l'Antiquité, la sémiologie en fait un phare, un tombeau, surtout une affirmation de la puissance. On peut suggérer que cette polysémie permet aux mémoriaux de pierre de s'adapter au temps présent et de survivre.

C'est sur le présentisme, la mémoire, que conclut S. Carney. En 2018, Brest est une vitrine des représentations de l'Amérique dominée par la figure de James Reese Europe, du *jazz*, des Noirs soldats volontaires... Pourquoi cette émergence cent ans plus tard ? Est-elle le reflet de l'état actuel de l'Amérique ou de la France ?